

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## La chute des anges

Jocelyne Felx, *Chute libre*, (avec cinq dessins de Josette Villeneuve), Montréal, Éditions du Noroît, 1991, 120 p.

Hugues Corriveau

Number 65, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39043ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Éditions Valmont

### ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Corriveau, H. (1992). Review of [La chute des anges / Jocelyne Felx, *Chute libre*, (avec cinq dessins de Josette Villeneuve), Montréal, Éditions du Noroît, 1991, 120 p.] *Lettres québécoises*, (65), 33–33.

# La chute des anges

La quête de la poésie ?

Toucher du doigt l'esprit des choses, leur cœur, leur volubilité.

PRÉSENTATION  
Hugues Corriveau

C E DERNIER RECUEIL de Jocelyne Felx est souvent la pensée du poème, son questionnement le plus intime. Texte de l'inquiétude lente et tranquille, sans tragique sous-jacent, tout à la dimension d'une forme de vie souple dans laquelle la poète s'interroge. Objet des textes, le poème se fait miroir intérieur et toujours à la recherche d'une réponse presque mystique du pouvoir intrinsèque de la poésie. Felx interroge l'aspect classique de la «mission» du poème qu'elle situe constamment dans les sphères les plus nobles et les plus hautes, toujours alchimiques dans son lien profond avec les éléments de l'univers. Il ne s'agit pas ici de questionner le moderne, mais de prendre pour acquis que quelque réponse occulte occupe tout entière la poésie, que le poète a pour devoir de regarder le monde par en-dessous comme par le côté obvie du réel. Lumineux, le monde comme un palimpseste, clairs et obscurs à la fois les signes du destin :

*Pour les poètes, fausse est la notion d'ascension et de descente. C'est dans le petit, le proche, que la langue travaille, dans sa texture et sa fureur, à solliciter de nouvelles approches de la réalité. Les astres brillent en bas comme en haut. Leurs pages sont le récit de gestes qui révèlent la terre.* (p. 18)

On aura compris que Felx considère la poésie comme l'objet privilégié de la quête, pourvu que l'étoilement solaire, que la fragrance, que les fortunes du sens fassent toucher du doigt l'esprit des choses, leur cœur, leur volubilité.

## Tracer les frontières

On reconnaît certains accents de Saint-Denys Garneau dans son recueil, surtout cette référence implicite à son poème «Autrefois...» :

*Autrefois j'ai fait des poèmes  
Qui contenaient tout le rayon  
Du centre à la périphérie et au-delà  
Comme s'il n'y avait pas de périphérie  
mais le centre seul  
Et comme si j'étais le soleil : à l'entour  
l'espace illimité  
Saint-Denys Garneau,  
Regards et jeux dans l'espace*

Cette volonté de cerner l'univers, de s'en approprier ici les limites et les infinis, correspond à ce besoin d'une réponse :

*Si l'on étend le pouce de la main droite dans le sens du courant, et l'index dans le sens des lignes de force du champ, le médius à demi replié indique le sens que subit le courant. C'est de cette façon que j'habite la terre tout autour du soleil.* (p. 36)

On pense aussi parfois à Gilles Hénault dans sa quête de la matière vivante. Mais ces références demeurent toutes dans la fragilité d'un texte qui cherche sans rien s'approprier, qui va au-devant du monde dans son constant étonnement de le dire, de le regarder. Mais c'est aussi une cosmogonie, une traversée planétaire et stellaire, quelque chose comme une exploration des limites. C'est aussi un regard sur le quotidien nommé amour et travail, présence et solitude. «Le poids du monde est au-dessus de mes forces», dit-elle dans «Solitaire» (p. 52), et c'est peut-être la vérité la plus crue de ce livre qui aime à en dire la pesanteur et qui veut trouver les moyens pour s'y soustraire un peu par les mots, par l'amour, par la tendresse, par un regard posé délicatement sur les choses qui ont toutes à subir l'attraction terrestre :

*Comment notre travail peut-il rapiécer ces abîmes  
qui à l'air libre réapparaissent, comment, au  
royaume des ombres, trouver la préhistoire sans  
s'égarer dans la profondeur, la tranquillité morte?  
Tu rends odeur en toute chambre, t'étends en tes  
stolons, il y fait chaud comme dans le Midi on  
traite le monde par la voix, avec des toits d'arômes  
franchis avec surprise et un ascétisme passionné.  
Comment infléchir donc l'enfance contre un  
quotidien qui n'est pas vain?* (p. 55)

Des questions, et encore des questions. La poésie enquête, cherche son lieu propice en un rôle classique s'il en est un, rôle qui s'exacerbe dans la lenteur des proses opulentes et lisses. Dans la tranquillité des heures, ici il faut «Vivre sur la pointe des pieds» ou «Écrire dans l'azur». Il faut savoir regarder une femme qui voudrait recoudre la dentelle déchirée de la planète (p. 76), écouter parfois une histoire, une légende ou un conte, car ce livre est fait du tout qui s'offre à la vue amoureuse, si la vie veut encore dire quelque chose à qui veut encore vivre, car «vivre est l'unique pensée que l'on peut avoir». (p. 70)

